

## Sous les craquelures... vu par PhiloCité

Au centre de la toile, un visage au regard franc nous fixe, les yeux dans les yeux. Il semble plus observateur que jugeant. Mais dans ce « portrait d'âge mûr », c'est aussi lui-même que Léonard De France observe. En miroir, il affronte sa propre image. Une image qui apparaît d'un réalisme pointu par endroits – les yeux, la chair de la main, les cheveux, l'aspect bouffant de la chemise, les détails de la manchette – et beaucoup moins à d'autres – le rendu coton du torse, les tourments de traits circulaires du visage.

\* « Je ne peux me saisir, moi, en aucun moment sans une perception et je ne peux rien observer que la perception. » (HUME, Traité de la nature humaine).

Quelle différence entre observer et juger ? Que maîtrisons-nous de notre apparence ? Comment notre image nous permet-elle de nous connaître ? Arrive-t-on jamais à capter complètement notre propre image ?\*

Sous les craquelures des matières picturales, c'est l'effet du temps qui passe qui se révèle, la vieillesse qui s'impose, et qui pose question : Le paradoxe de vouloir vivre longtemps tout en se plaignant des inconvénients liés à la vieillesse, le fait de changer, devenir autre, la vulnérabilité, mais aussi la possibilité de prendre le temps d'un autre rapport de soi à soi\*, réfléchir à la vie qu'on a vécue et au sens qu'on désire donner aux années futures. Peut-être cet auto-portrait est-il une tentative, à la manière de Sartre par l'écriture, de s'offrir le luxe de l'éternité.

\* « Une vie non examinée ne vaut pas la peine d'être vécue. » (PLATON, Apologie de Socrate, XXXVIII)

Au centre du centre, il y a cette bouche entrouverte. Qui laisse passer l'air et donne un petit air hébété. Cependant, si on ne sait si Léonard s'apprête à parler ou à avaler des mouches, il est impossible de la lui boucler. Elle devient alors symbole de liberté d'expression. Autant que le livre ouvert qui, en opposition à la parallèle verticale observable entre le côté droit du cadre et le contour du bras, se donne à voir dans un entrecroisement de lignes qui suggère la prise en compte de la complexité du réel. Qu'est-ce qui peut nous obliger à nous taire ? Devrait-on avoir le droit de tout dire ? Si la censure est une limitation de la liberté d'expression, l'acte d'interdire tout ou une partie d'une communication, pourquoi censure-t-on ? Qui doit décider de censurer ? Il y a la

censure « directe », officielle, instrument de pouvoir autoritaire qui agit sur les individus par répression. Et puis ce que nomme John Stuart Mill, la « tyrannie de la majorité », contre laquelle il faut savoir préserver la liberté individuelle. Ou encore une certaine orthodoxie, qu'Orwell décrit comme pouvant être aussi puissante que la censure en régime totalitaire\*.

Reste cette main, dont l'index pointe en direction du sol, comme pour affirmer le caractère terre-à-terre du peintre. Renforcé par la présence du livre, le geste semble interpeller l'intelligence quant à l'importance de s'attacher au concret. Et n'est pas sans rappeler celui d'Aristote dans « L'École d'Athènes », la fresque de Raphaël, figurant l'empirisme, la priorité donnée au monde sensible, immanent.\*

Restons terre-à-terre donc. Qu'est-ce qui vous parle, vous étonne dans ce tableau ?

philocité

*\*« Il y a en permanence une orthodoxie, un ensemble d'idées que les bien-pensants sont supposés partager et ne jamais remettre en question. Dire telle ou telle chose n'est pas strictement interdit, mais cela « ne se fait pas » (...). Quiconque défie l'orthodoxie en place se voit réduit au silence avec une surprenante efficacité. Une opinion qui va à l'encontre de la mode du moment aura le plus grand mal à se faire entendre, que ce soit dans la presse populaire ou dans les périodiques destinés aux intellectuels. » (ORWELL, préface à la Ferme des Animaux).*

*\* « C'est par l'expérience que la science et l'art font leur progrès chez les hommes. » (Aristote, Métaphysique)*

Comme lors de nos animations Philo-Art, nous n'avons ici aucunement l'ambition de révéler la vérité de l'œuvre à laquelle nous nous confrontons. Il s'agit bien plutôt de la considérer comme support de pensée, comme une occasion par laquelle, après nous être immergés dans celle-ci par une patiente observation, nous suscitons l'émergence de questionnements et cheminons ensemble sur les voies de nos réflexions, entre visée de pertinence et liberté d'impertinence.